

Francis Berthelot

Le Petit Cabaret des morts



Extrait de la publication

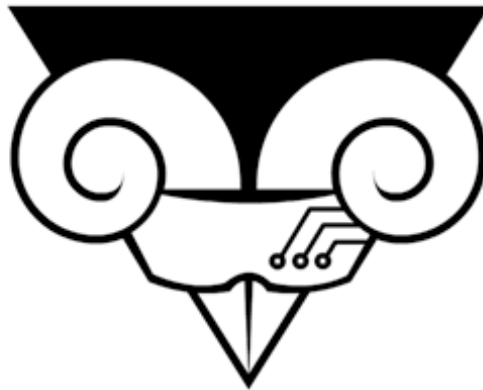
Le Petit Cabaret des morts

Francis Berthelot



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béal'

Ouvrage publié sur la direction de Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-178-3

Code SODIS : NU82351

Parution : février 2011

Version : 1.0 — 20/02/2011

Illustration de couverture © 2008, Eric Scala

© 2008, Le Béal', pour la première édition

© 2011, Le Béal', pour la présente édition

Sommaire

Le Petit Cabaret des morts	1
Sommaire	4
- première partie -MUSIQUE DU VIN	7
1. Accordéon	8
2. Duo.....	14
3. Choral en la mineur.....	19
4. Agitato.....	23
5. Romance.....	28
6. Orchestre.....	33
7. Choral en ré mineur	38
8. Ragtime	42
9. Tocsin	47
- deuxième partie - RITUEL DU SCHNAPS.....	53
1. Orphéon	54
2. Contrepoint	59
3. Choral en sol mineur.....	64
4. Ostinato.....	68
5. Quintette	73
6. Dissonance	78
7. Choral en mi mineur	83
8. Trio	87
9. Fanfare	92
- troisième partie - KERMESE DU SANG.....	96
1. Carrousel	97
2. Blues.....	102
3. Choral en fa mineur	107
4. Comptine	111
5. Discordance	116
6. Fugue.....	120
7. Choral en si mineur	125
8. Furiant.....	129
9. Hallali	134
- épilogue -CANTIQUE DU FOU	141
Note de l’auteur.....	147

À ma *neveuse*,
Katell Berthelot,
pionnière de l'imprévisible.

DONA MUSIQUE
Il appelle, ne lui répondez-vous pas ?
DONA PROUHEZE
Je ne suis pas une voix pour lui.
DONA MUSIQUE
Qu'êtes-vous donc ?
DONA PROUHEZE
Une Épée au travers de son cœur.

Paul Claudel,
Le Soulier de satin

- première partie -
MUSIQUE DU VIN

1. Accordéon

Viervy, antique station des Alpes, fière de ses neuf cents mètres d'altitude, se mire dans un lac vert sombre comme un regard de naïade. Si la vie s'y partage entre les plaisirs de l'eau (l'été) et ceux de la neige (l'hiver), les autres saisons y ont aussi leurs attraits. Son mois de mai, en particulier, est si doux qu'on n'imagine pas que l'on puisse y mourir. L'on y meurt, cependant, comme ailleurs et partout... Même s'il arrive que l'âme, une fois séparée du corps, y suive un destin inhabituel.

La pension Le Chardon bleu, avec son minuscule jardin qui surplombe le lac, n'est pas un de ces hôtels de luxe où descendent les élégants. Si on lui a accordé ses deux étoiles, c'est bien à l'ancienneté. Construit dans les années trente, c'est un chalet de belle taille qui a résisté avec constance à la modernisation. Son seul charme tient à cette désuétude qui fleure le vieux bois, le jambon séché, la tarte aux abricots et le blanc du pays. Les chambres y sont propres mais spartiates ; la salle à manger est réservée aux pensionnaires ; et le bar du rez-de-chaussée, hostile aux touristes, ne réunit que la faune du coin, qui s'accorde le droit d'y boire et d'y fumer ce qui lui plaît.

À défaut de juke-box, on y entend l'accordéon du maître des lieux, Ernest Pralong, un quinquagénaire barbu, velu, ventru, que la foudre elle-même ne déracinerait pas. À longueur de soirée, ses grosses mains tirent de son instrument les musiques les plus insolites : des javas qui font chalouper un ou deux couples de fortune ; des tyroliennes qu'on reprend en sifflant entre ses doigts ; des valse musettes qui expédient les filles dans le buffet de sapin ; et aussi, parfois, un lamento mi-tzigane mi-jazzy, capable d'arracher un soupir au viveur le plus endurci.

Depuis quelques temps, vers onze heures du soir, une des pensionnaires descend de l'étage et, après un bref salut aux autochtones, s'installe à la petite table qui jouxte l'horloge comtoise. D'allure sauvage, elle porte un pull marin et un jean. Sa beauté, un peu dure, intimide plus qu'elle n'attire : vingt-quatre ans, des traits énergiques, une plastique d'acrobate, de longs cheveux châtain prêts à fustiger les sots. Rien qui favorise vraiment le contact. Son unique compagnie est un verre d'Apremont, dont elle absorbe une gorgée de loin en loin. Parfois, elle allume une cigarette brune qu'elle fume d'un air buté, indifférente à la foule qui l'observe.

Elle s'appelle Yorenn, mais on la surnomme la *Panthère*. Benjamine du cirque Algeiba dissout en 1986, elle a échoué ici fin avril avec son frère Romain, de deux ans plus âgé qu'elle. Lui, cependant, ne l'accompagne jamais au bar ; ni dans la salle à manger. Dépressif, mutique, usé par les drogues, il ne quitte quasiment pas les étages. Même ses repas, il les prend sans elle, dans cette

soupende qu'on leur a louée au troisième : là où logent les clients désargentés. Dieu sait pourtant à quel point ils sont attachés l'un à l'autre...

La seule qui obtienne sa sympathie, c'est Pestita, la serveuse martiniquaise. De la voir se déhancher à travers la salle, Yorenn a presque envie de rire. Avec sa casquette en cuir pourpre, ses lunettes noires cerclées de rose, son débardeur fuchsia, son pantalon moulant à rayures rouges, la métisse mène son monde avec une telle insolence ! Et elle a une façon d'exhiber son nombril et sa chute de reins qui dit si joliment aux gogos : « Je suis ravissante et je vous emmerde ! » L'idéal pour que naisse entre elles une de ces connivences que les hommes ne peuvent comprendre.

« Tu es belle comme un mec, lâche Pestita en passant. Tu es sûre que tu n'aimes pas les femmes ?

– Désolée ! sourit la sauvageonne.

– Pas grave », glousse-t-elle. Et, désignant du menton une blonde aux tresses d'ingénue : « De toute façon, j'ai ma Daphné. Elle a l'air doux, comme ça. Mais attention... Elle m'arracherait les yeux ! »

Et de repartir, un coup de hanche à droite, un coup de croupe à gauche, en ramassant verres et bouteilles au milieu des clameurs enfumées.

Profitez-en, songe Yorenn. Les amoureux, s'ils ne vivent pas comme chien et chat, ils se tuent entre chien et loup.

Étreinte à nouveau par le son plaintif de l'accordéon, elle s'absorbe dans ses pensées. Pour ne pas dire son obsession... Romain, cet aîné si fragile que leurs rôles ont fini par s'inverser ; ce héros si troublant, si trouble qu'elle ne sait plus ce qu'ils sont l'un pour l'autre : des partenaires de scène ? des amis de toujours ? les témoins d'une jeunesse perdue ?

Ou un frère et une sœur liés par une passion funeste ?

Nos rapports étaient clairs, avant. De son côté comme du mien. Quand on était gosses, il ne me regardait pas de cette manière. Je ne suffoquais pas sans raison. Il ne gémissait pas dans son sommeil... C'est à l'adolescence que tout s'est détraqué.

Non. Ça remonte plus loin. À l'enfance... À cause de nos cousins, Ivan et Maxime : ils étaient frères, mais à couteaux tirés. Et nous, on avait peur de cette violence. Ils nous semblaient si grands, si terribles...

Elle boit une gorgée de vin. Dans la lente montée de l'alcool, c'est toute la dynastie Algeiba qui lui revient. Son grand-père, Franck, qui dirigeait le cirque d'une main humaine et ferme, soutenu par Barbe son épouse. Leurs deux fils : Boris, le dompteur, père d'Ivan et de Maxime ; et Oleg, l'acrobate, qui rencontra Olga dont il eut deux enfants — Romain et Yorenn.

On s'entendait bien dans la troupe. Mes parents ne s'accrochaient pas deux fois l'an. Il n'y avait qu'Ivan et Maxime. Et pourquoi ? Ivan le costaud, taciturne mais stoïque ; et Maxime le vif, le gouailleur, adoré des foules... Je n'ai jamais compris.

Elle allume une cigarette. Depuis sa naissance, elle a vu la haine séparer ces deux gars : partenaires de piste, ennemis de caravane, ils se bagarraient comme des tigres. Au fil des ans, elle a suivi leurs altercations, remplie d'effroi, ne trouvant de refuge qu'entre les bras de son frère... Jusqu'à cet été 1974 où Boris chassa Ivan du cirque à coups de fouet — lui qui ne frappait jamais ses fauves. Et puis l'année suivante où Maxime, pris entre révolte et remord, choisit le chemin de l'exil.

Oui. C'est cette histoire qui nous a détruits.

Les souvenirs défilent. Franck, l'ancien, mort d'un cancer à l'estomac en 1983, inhumé dans une ville de passage. Barbe, refusant de surmonter ce choc, le rejoignant sous terre — enfin, une autre terre. Leurs deux fils essayant vaille que vaille de reprendre le flambeau. L'oncle Boris, surtout. Seulement, quand un dompteur a le cœur fendu, est-il encore maître de ses fauves ?

Sa blessure, la vraie : rien à voir avec les griffes d'un lion. Avec le départ de ses fils, oui. Mais quel destin... Un homme de sa trempe, finir palefrenier dans un zoo !

Et mon père : se retrouver seul à mener cette tribu de fantômes... Le grand-oncle Siméon, perclus de rhumatismes. Ma mère, à qui sa nuque interdisait la voltige. Deux clowns, dont l'un dessoûlait à Pâques et l'autre à la Trinité. Plus Romain et moi... Et aucun enfant pour prendre la relève.

La fin du cirque, l'émiettement de la famille, elle les revoit comme un film en noir et blanc, que l'accordéon accompagne d'accords vieillots. Désormais, Oleg et Olga effectuent des tâches obscures pour un « Moto-circus » qui tourne à l'étranger. L'oncle Boris porte le foin aux antilopes et la poiscaille aux otaries. Quant à Ivan et Maxime, il y a si longtemps qu'elle ne les a vus... Se souviennent-ils qu'ils ont aimé, jadis, une petite fille qui s'appelait Yorenn ?

S'ils travaillent toujours à Paris, ils ont dû baliser le terrain : l'un, rive gauche ; l'autre, rive droite. Pour être sûrs de ne jamais se rencontrer.

Avec rancune, elle écrase sa cigarette. Puis elle achève son verre. Ensuite, elle fait signe à Pestita de lui en apporter un autre. Ce qui lui vaut un sourire éclatant de la métisse.

Et, depuis 1986, la route en camion, seule avec Romain. Les champs de foire. Les salles paroissiales. Et toujours le même numéro : mesdames et messieurs, aux barres asymétriques, les Algeiba !

Foutaises...

Deux ans de tête à tête. Moi, l'intendance. Lui, la dépression, les cachets, la drogue. On aurait mieux fait de se séparer... Mais non. Sans moi, il ne tiendrait pas dix minutes. Et moi, sans lui : combien ? Une demi-heure ?

« Tiens, ma belle, roucoule Pestita en posant un verre d'Aprémont sur la table. C'est ma tournée. »

Puis, tournant la tête vers la porte d'entrée :

« Oh, mais regarde qui vient... Ton galant.

– Mon *quoi* ?

– Alvar Cuervos.

– Je le connais à peine.

– N'empêche qu'il t'a à l'œil.

– Bah... Si ça l'amuse !

– Gaffe, ma petite : c'est le ravage-cœur du coin. Toutes les filles y sont passées. Sauf ma douce et moi, *of course*. Mais les autres, elles peuvent piailler tant qu'elles veulent... Hop, dans le fournil ! »

Yorenn plisse les paupières :

« Ne te bile pas : je sais me faire respecter. »

Alvar Cuervos est un solide gaillard de vingt-huit ans, très brun, une gueule de tombeur, des favoris taillés à la serpe, des tatouages sur les biceps — à droite, un serpent enroulé autour d'un poignard ; à gauche, un puma aux griffes perlées de sang. C'est l'assistant du Dr. Malejour, le médecin qui a soigné Romain ces derniers jours. Son homme à tout faire, plutôt : avec sa dégaîne de

gouape, moins montagnard que gitan, difficile de l’imaginer en blouse blanche dans le cabinet d’un honnête praticien.

Mais Pestita a vu juste. Tandis que l’accordéon le salue d’un triolet canaille, il s’approche avec assurance de Yorenn et s’assied à sa table sans lui demander son avis.

« Comment va le frangin ? » s’enquiert-il.

Placide, elle allume une nouvelle cigarette.

« J’aimerais le savoir, dit-elle. Il jure qu’il s’en tient à ses remèdes. Mais je me méfie : il a des réactions bizarres.

– Du genre ?

– Excitation, prostration, violence. Il passe sans arrêt de l’un à l’autre. À croire qu’il prend... »

Elle s’interrompt.

« De la *came* ? »

Ses traits se durcissent.

« Je ne vois pas où il la cacherait... J’ai fouillé le camion, la chambre, ses affaires — je n’ai rien trouvé. Et pourtant, oui. Vous avez sûrement raison : il a recommencé. »

Tout à coup, devant ce lascar sans complexe, elle a envie de baisser sa garde. De se confier. Dans ses yeux sombres, elle ne voit aucune velléité de séduction. Juste l’empathie d’un noceur qui sait de quoi elle parle.

« Et vous avez peur ? fait-il d’une voix calme.

– Oui.

– Qu’il dépasse la limite ?

– Oui. »

Il hoche la tête. L’accordéon, à présent, entame une de ces plaintes où résonne toute la nostalgie de l’âme slave.

« J’suis pas devin, reprend Alvar. Mais je connais la chanson. Les mecs comme lui ont envie de mourir. Ces marques de corde sur son cou : il a déjà tenté de *s’expédier*, pas vrai ?

– Deux fois. »

Elle prend son verre d’une main ferme et le porte à ses lèvres.

« Il recommencera, dit le *Gitan*. Et il finira par réussir. Faut vous y préparer.

– Je le fais, rétorque-t-elle. Depuis longtemps. Mais ça ne rend pas les choses plus faciles. »

Sous les doigts du père Pralong, l’accordéon semble par moments se changer en orgue. Ce qui d’ailleurs ne gêne personne. Les arpèges se fondent à la fumée des cigares, aux vapeurs de l’alcool. À cette heure-ci, on ne se demande plus s’il convient de jouer une douma ou un requiem.

Une ombre est apparue en haut de l’escalier.

Romain... Il s’appuie à la balustrade de bois et promène sur la salle un regard vitreux. En pantalon noir et chemise à jabot, il contraste de façon étrange avec la rusticité du lieu. Tout en lui — sa vigueur languide, sa mèche en vent d’orage, la grâce hallucinée de ses traits — évoque un poète maudit, shooté à la fièvre, l’héroïne, l’encre des songes.

Au bout d’un moment, il repère sa sœur, attablée avec *ce voyou qui sert de larbin à Malejour*. Ses poings se crispent sur la rambarde. Immobile, il les observe tandis qu’ils conversent à voix basse. De profil l’un et l’autre, ils ne l’ont pas remarqué. Une bouffée de haine lui monte à la gorge. Dans la beauté animale, cynique, de cet homme, il voit l’incarnation de ce qu’il ne sera jamais. Et l’attention que lui prête Yorenn change le brouillard douceâtre de la drogue en nuées de piqûres d’abeilles.

« Salope ! » murmure-t-il.

Les sens exacerbés, il s'efforce de saisir leurs propos. Mais il n'en capte rien. L'accordéon lui emplît les oreilles d'une musique pernicieuse où se mêlent trémolos, soupirs, bruits de succion, râles de volupté. La salle tanguait et chavirait, tandis qu'un froid viscéral le pétrifiait. Quelqu'un ricane dans les ténèbres de ses poumons. Il s'astreint à ne pas bouger, de peur que le chalet ne vole en éclats. Puis une goutte de sueur — de sang, peut-être — coule sur sa tempe, l'arrachant à la fascination.

« Continue comme ça, marmonne-t-il encore. J'espère qu'il te rendra heureuse à en crever ! »

En silence, il repousse la balustrade, recule vers l'entrée du couloir, disparaît dans la pénombre. Le patron plaque trois accords, puis cale son instrument sur ses genoux. Avant d'attaquer le morceau suivant, il s'accorde une bonne lampée de rouge.

Mambo. Mazurka. Élégie. Fox-trot... La soirée s'étire en douceur. Sous les petits abat-jour de cretonne, les conversations se font plus intimes.

« Vous croyez pas à la survie de l'âme, dit Alvar d'un ton insidieux. Vous avez tort... Le Dr. Théo a fait de sacrées découvertes à ce sujet.

– Le Dr. Théo ?

– Malejour, mon patron. Les gens l'appellent comme ça en général. Il se prénomme, euh... Théophile, Théodore : un truc de ce genre. »

Yorenn ne cille pas. Ils en sont bien à leur cinquième verre.

« Et alors ?

– J'suis pas censé en parler. Mais avec vos yeux *félins*, vous me feriez perdre mes... Basta ! Quand quelqu'un meurt, il est capable de récupérer son âme. Ma parole. Il la réduit — je sais pas comment — et hop, il la range dans sa maison de poupée. Une merveille en plexiglas — je l'ai fabriquée moi-même. Le sort qu'il réserve à ses prises, par contre... Mystère.

– Vous êtes ivre.

– Il m'en faut davantage ! »

D'une main machinale, elle prend son paquet de cigarettes... Il est vide. Alors, soudain dégrisée, elle l'écrase entre ses doigts et en couronne le tas de mégots qui remplit le cendrier.

« Je vais me coucher, dit-elle. Le mysticisme, ça me fatigue. Et vous, arrêtez de jouer au sorcier : quand je vois double, j'y vois deux fois plus clair. »

Il lui décoche un sourire entendu :

« Alors, bonsoir. On reparlera de nos âmes une autre fois... »

Les traits tirés, elle remonte jusqu'au troisième, s'engage dans le couloir, introduit sans bruit sa clef dans la serrure, ouvre la porte.

La pénombre l'accueille, fraternelle, presque pure.

Pourtant, au cœur de cette paix, il règne un silence inquiétant.

Elle s'immobilise. Pas un craquement. Pas un souffle. Pas même l'écho d'un rêve... Prise d'une affreuse intuition, elle cherche l'interrupteur et fait jaillir la lumière.

Romain est étendu en travers du lit, le teint blême, les lèvres violacées. Sur la table de nuit, tubes et sachets désignent les minuscules tueurs qui lui ont prêté leur concours. Et ses yeux, d'une fixité absolue, semblent défier l'intruse depuis le fond du néant.

Il ne faut pas grand-chose à un frère possédé pour hanter sa sœur jusqu'à la fin de ses jours.

2. Duo

Rien de plus touchant que le cimetière de Viervy. Situé au-dessus de la ville, parmi les premiers mélèzes, il offre une vue mélancolique sur le lac et les montagnes qui s’y reflètent. Quand on le visite, on a le sentiment que la Nature y accueille les morts dans son éternité. Et que les lui confier, au contraire d’un abandon, est un ultime geste d’amour.

Un sentiment, hélas, que Yorenn est loin de partager.

Elle se soucie bien de la douceur du paysage ! Tout ce qu’elle voit, c’est le dénuement de la tombe où gît son frère. Ni marbre ni granite. Juste un rectangle de terre retournée, avec une croix de sapin gravée à son nom :

Romain Algeiba 1962-1988

Debout, les dents serrées, elle contemple ce *non-lieu* d’un œil fixe. Peut-être un jour y fera-t-elle ajouter une dalle. Pour l’instant, elle n’en a pas les moyens. Dans le souci de prévenir la famille, elle a envoyé des messages aux quatre vents. Personne n’y a répondu. Personne n’est venu aux obsèques. Les croque-morts, le fossoyeur, le curé, elle a dû s’en occuper seule. Désormais, la vie lui apparaît comme une chaussée vide, qui se perd dans les sables au-delà d’une barrière brisée.

Tu as gagné, songe-t-elle. Je ne te pardonnerai jamais !

Depuis l’autre soir, elle n’a pas versé une larme. La douleur reste bloquée dans sa poitrine. La seule chose qu’elle ressent vraiment, c’est la colère. Une colère sourde contre le dément qui s’en est pris à Romain. Et qu’importe que ce fou soit Romain lui-même : il a tué le frère qu’elle aimait. Les dents serrées, le regard fixé à la glaise qui le recouvre, elle n’en finit pas de l’insulter :

Assassin ! Je comprends pourquoi, jadis, on refusait la sépulture aux suicidés. Enterrés à la croisée des chemins, et voilà : comme des bandits ! Cette croix de sapin, c’est encore trop bon pour toi. On aurait dû te jeter dans une crevasse. Imbécile !

Par moments, un frisson la secoue. Ce n’est pas que le temps se gâte, non. Un rayon de soleil tombe même sur son épaule, à travers les branches d’un mélèze. Mais, à l’intérieur, elle se sent plus froide qu’une statue de marbre. Glacée comme il doit l’être, lui, au fond de cette terre dont il a préféré l’étreinte à celle de sa sœur.

Derrière la croix, soudain, l’air est pris d’une sorte de frémissement.

Sous les yeux de la jeune femme, une forme indistincte en émerge.

Si elle avait encore la foi, peut-être aurait-elle le réflexe de se signer. Mais elle l'a perdue depuis longtemps. À défaut, elle invoque en secret ses démons intimes. Et les histoires de spectres que sa grand-mère Barbe lui contait dans son enfance lui reviennent d'un coup.

Je rêve... songe-t-elle. Ou alors, je deviens folle !

Elle se frotte les yeux. Une sorte d'ombre, translucide, comme apeurée, se tient à quelques pas, sans qu'elle parvienne à distinguer ses traits.

« Romain ? » articule-t-elle, prise d'une terreur obscure.

L'apparition se rapproche un peu, mais la voix qui lui parvient (à travers la brise ?) (au fond de son crâne ?) est d'une douceur toute féminine :

« Pardon... Je ne suis pas... *Romain.* »

Malgré elle, Yorenn jette un regard alentour. À part une ou deux fauvettes qui pépient dans les branches, le cimetière est vide. Personne pour lui confirmer qu'il s'agit bien d'une vision — ou que, sans raison aucune, le monde vient de basculer dans l'impossible.

Cette chose n'existe pas. Elle ne peut pas exister. Tout ça n'a lieu que sous mon crâne !

Elle observe la *chose* avec un surcroît de méfiance... On dirait la silhouette d'une jeune fille : un minois enfantin, des tresses nouées autour de la tête, une longue robe ivoire qui semble faire partie de son être.

« Qu'est-ce que tu me veux ? » lance-t-elle, agressive.

Le silence qui répond suggère que l'ombre, quelle que soit son origine, a surtout du mal à se ressaisir.

« Je... Je ne sais pas, balbutie-t-elle enfin. Je me nomme Sendra. Sendra Ilion... Tu peux *vraiment* me voir ? »

Yorenn secoue la tête avec colère.

« Non. Non... Tu n'es pas réelle ! »

Une onde nacrée parcourt l'errante, comme si cette dénégation même la rassurait

« Alors, tu me vois... C'est étrange. Il doit exister un lien entre nous. Je me demande lequel... Comment t'appelles-tu ?

– Yorenn Algeiba. »

Enfin, je m'appelais encore comme ça, ce matin.

« *Algeiba* ? Mais qui est enterré ici... Maxime ? Il est mort ?... »

– *Qui t'a parlé de Maxime ?* »

Incertaine, l'ombre déchiffre l'inscription gravée sur la croix. Elle reste muette un instant, l'air de rassembler ses souvenirs.

« Nous avons travaillé ensemble, dit-elle enfin. À l'Hadès Palace. Il y donnait un spectacle de mime et je l'accompagnais à la harpe. Nous sommes devenus amis. Mais l'hiver suivant, je suis morte. C'était... en 1980. »

Et moi, je suis encore en vie, seulement ?

« Ensuite, j'ai dérivé. À travers l'espace. Le temps. Sans que rien ne m'arrête. Sans que personne ne me parle.

– Enfin..., s'insurge la jeune femme. Pourquoi ici ? Pourquoi devant moi ? »

L'apparition se recueille quelques secondes.

« Je ne sais pas. Un appel de votre sang, peut-être... Le tien, avec sa douleur. Celui de ton frère, figé trop tôt. Celui de Maxime, lié à ma mémoire. »

Yorenn s'est laissé tomber sur un banc de pierre, près du mur. De là, elle peut voir la tombe de Romain ; mais aussi le lac, en contrebas, brillant d'un vert minéral. Dans la stupeur où elle titube depuis cinq jours, rencontrer un esprit lui paraît l'ultime étape de deux années de démence. La nuit lui a mis un trou noir au fond du cœur : si cette pâle figure vient d'en émerger, c'est qu'au terme de tant d'errements la mort a engendré la vie. Devant un tel prodige, quel pouvoir peut encore avoir la raison ?

Autant accepter l'inconcevable.

Autant dialoguer avec lui.

Sendra, de fait, lui narre sa propre fin, dans ce lieu baroque, effrayant, qu'on appelait l'Hadès Palace :

« Le directeur était à peine humain. Il se nommait Bran Hadès : un mage déchu qui avait séparé son âme et son corps. Il y régnait depuis des siècles. Des dizaine d'artistes y étaient captifs — dont Max et moi. Il donnait notre souffrance en spectacle à de riches clients. On nous a torturés à n'en plus finir. Un seul homme nous est venu en aide : Rhad Matteo, le chef de la sûreté. Malgré sa fonction, c'était le... l'amant de Maxime. »

Comme elle se trouble, Yorenn hausse les épaules :

« Continue.

– Ils m'ont libérée de mes bourreaux. Mais pour vaincre Bran Hadès, détruire le Palace, libérer les prisonniers, j'ai dû quitter mon corps. Je me suis retrouvée au fond des âges. Dans le *jamais*. Dans le *nulle part*... »

De nouveau, un frisson agite sa pâle silhouette, et Yorenn contient un mouvement de pitié :

« Tu as réussi à t'en sortir... Si tu as pu me trouver, tu dénicheras bien Maxime. Je crois qu'il habite à Paris. »

La silhouette de Sendra s'éclaire un peu :

« Ah... Il est parvenu à survivre ! Parle-moi de lui. »

Une guêpe tourne autour d'elles en bourdonnant, puis s'éloigne. La jeune femme allume une cigarette.

« Je ne l'ai pas vu depuis des années. Son frère et lui étaient plus âgés que nous. Mais surtout, ils se disputaient tout le temps.

– Ça... je le sais.

– Dans le genre démon, Maxime avait la palme. Son grand jeu, c'était de mettre Ivan hors de lui. Il y arrivait à chaque fois. Je les ai vu se flanquer de ces peignées ! J'étais petite, moi : ils me terrifiaient. Entre les deux, je préférais encore Ivan. Il avait du cœur, lui — malgré son côté ours de Sibérie. Je me demande encore pourquoi Maxime lui en voulait tant.

– Histoire classique, observe Sendra. En fait, il l'adorait. Seulement, il n'arrivait pas à le lui dire. Sauf en l'agressant. Mais il a eu des remords, plus tard, en voyant le mal qu'il lui avait fait.

– Le mal qu'il *nous* a fait, rectifie Yorenn.

– Comment ça ?

– Peu importe. »

Elle termine sa cigarette et l'écrase contre le mur :

« De toute façon, les fils Algeiba n'ont jamais rien valu : qu'il s'agisse d'Ivan, de Maxime ou de Romain... Ils ont toujours été caractériels. Instables. Et destructeurs. Pour eux comme pour les autres. »

Et, désignant la tombe avec rancune :

« La preuve ! »

Le silence est retombé, avec son parfum de non-dits, de secrets. L'âme de Sendra, pendant ce temps, s'éloigne un peu, flottant à travers le cimetière en quête d'une réponse à ses questions. Elle s'attarde un moment près de la croix de bois noir, puis revient avec lenteur.

« Il y a autre chose, dit-elle. Près de la sépulture de ton frère, je sens une souffrance bizarre. Comme si sa mort restait... en suspens.

– Ça ne m'étonne pas, lâche Yorenn.

– Pourquoi ?

– Même en enfer, il veut me contrôler.

– Ne dis pas ça. »

Le front mauvais, la *Panthère* allume une autre cigarette, en tire trois bouffées, puis la jette à terre et l'enfonce à coups de talon. Après quoi, elle se prend les tempes entre les mains. Elle reste ainsi un moment, submergée par le tumulte de ses pensées. Puis, rejetant ses cheveux en arrière, elle toise l'errante avec une rage désespérée :

« On s'aimait trop... Voilà ! Et il en est mort. D'usure, de folie, d'overdose, que sais-je ? Je voudrais croire à un accident : je n'y arrive pas. En guise d'adieu, il ne m'a laissé que cet horrible doute. Quel salaud ! »

Sous cette décharge, l'ombre se trouble, oscille, dérive de quelques pas. L'espace d'un instant, alors que le chant des oiseaux atteint une acuité douloureuse, elle semble prête à se dissiper.

Puis elle réussit à surmonter son trouble.

« Il ne s'agit pas de ça, dit-elle en revenant. Ce que je perçois, c'est une détresse d'un autre ordre. Celle d'une âme que l'on retient. Qui n'est pas libre de s'en aller. »

À présent, elles cheminent côte à côte entre les tombes. Stèles de marbre blanc. Croix de granite moucheté. Profusion de fleurs multicolores. Tout ce qui a été refusé à Romain... Au fil de leur dialogue, Sendra semble retrouver un peu d'assurance, comme si le fait de pouvoir partager sa perception des choses lui insufflait une force nouvelle.

« Son âme est captive, répète-t-elle. Près d'ici. Et elle n'est pas la seule. Je crois qu'il y en a beaucoup d'autres. Des dizaines, peut-être... Soumises à un joug invisible.

– Comment peux-tu le savoir ?

– Je le sens. Impossible de l'expliquer.

– Tu es prisonnière, toi aussi ?

– Non. Juste un peu désorientée... Elles, en revanche, je les entends gémir dans les parages. Dieu sait où. Se plaindre, comme si elles s'adressaient à moi. »

Yorenn s'est immobilisée. Elle s'adosse à une chapelle ornée de minuscules vitraux. D'une voix rauque, elle rapporte à Sendra les étranges propos que lui a tenus Alvar Cuervos, le soir de la mort de Romain.

« S'il n'a pas menti, achève-t-elle, l'âme de mon frère est peut-être encore là. Et elle m'appelle... Je dois l'aider. »

La figure translucide se teinte de gris.

« N'espère pas trop, dit-elle. Au troisième cercle de l'Hadès Palace, j'ai vu des âmes captives. Rien de plus sinistre... Certaines s'y trouvaient depuis des siècles. Elles n'avaient aucun

souvenir de leur être d'*avant*. Elles ne pouvaient qu'errer dans les ténèbres, entourées de leur mémoire comme d'un halo.

– Chacun sa croix. Et ensuite ?

– Le Palace détruit, elles ont suivi leur chemin.

– Pour aller où ?

– Le destin d'une âme, c'est de se fondre au cosmos. Ce qu'elle devient ensuite, mystère.

Mais une chose est sûre : la retenir malgré elle, on ne peut rien lui infliger de pire. »

De la paume de la main, Yorenn palpe la pierre de la chapelle que le soleil a réchauffée. Malgré elle, son cœur s'est remis à battre, à s'emballer. Et ce n'est pas une question de cosmos ni de vie éternelle.

« Si l'âme de Romain est encore sur terre, déclare-t-elle, c'est qu'il a besoin de moi. Il n'a jamais voulu me quitter. Je le savais. On ne pouvait pas finir de cette manière ! »

De la voir s'exalter ainsi, l'errante reste silencieuse. Le trille d'un loriot s'inscrit entre elles, brève cassure dans la pureté de l'air.

Prudemment, elle finit par dire :

« En somme, tu voudrais garder son âme. Auprès de toi...

– Et alors ? Notre amour était unique. C'est le poids de la chair qui l'a rendu infernal. Ce poids enlevé, nous sommes libres. Tu comprends ? Il faut que je le retrouve ! »

Si Sendra juge ce discours dément, elle n'en laisse rien paraître.

« Aide-moi, lui intime Yorenn, les yeux ardents. Tu ne peux pas refuser ! Sinon, pourquoi serais-tu ici ? »

Des ondes contradictoires sillonnent la visiteuse. Entre les senteurs de pollen et le parfum des fleurs pourries, elle prend le temps de s'ouvrir à des voix connues d'elle seule.

« Tu as raison, admet-elle enfin. Ces âmes, quelqu'un doit les délivrer. Et j'appartiens à leur peuple. Cela dit, je n'ai ni arme ni matière : nous devons agir ensemble. »

Mais voyant les traits de la rebelle s'éclairer, elle ajoute avec une fermeté inhabituelle :

« Encore une fois, méfie-toi de l'espoir. On peut lutter contre les forces humaines. Pas contre les lois de l'univers. »

3. Choral en la mineur

(La nuit. Un immense vivarium de plexiglas, occupant le mur du fond d'un laboratoire en sous sol. Il est agencé à la manière d'une maison de poupée. Des tubes à ultra-violets y font régner une lumière noire. Ne ressortent de l'ombre que les arêtes des étages, des cloisons et des escaliers, ainsi qu'une kyrielle de personnages translucides, répartis entre les différents niveaux. Certains sont debout, d'autres assis, d'autres allongés, mais le plus grand n'atteint pas cinquante centimètres. L'un d'entre eux — un jeune homme — est étendu inerte sur le sol. On distingue mal comment il est habillé. Le dialogue qui suit — entre pensée et parole — s'échange presque en silence.)

Une voix : « Il se réveille. Ses vêtements commencent à apparaître. »

(Plusieurs silhouettes se penchent vers le gisant.)

Le chœur : « Il doit leur donner forme. Ce n'est pas encore l'heure. »

Une voix : « Si, regardez : un pantalon noir, une chemise à jabot. Il reprend connaissance. »

Plusieurs voix : « Tenons-nous prêts. La première phase est la peur. »

Le chœur : « Peur de vivre. Peur de mourir. Peur de renaître quand on est déjà mort.

Pauvre garçon ! Qui de nous n'a pas connu cette peur ? »

(Le jeune homme se redresse un peu et gémit.)

Le jeune homme : « Où suis-je ? »

Le chœur : « Ne t'inquiète pas. Tu es avec tes semblables. Rien de mal ne t'arrivera plus. »

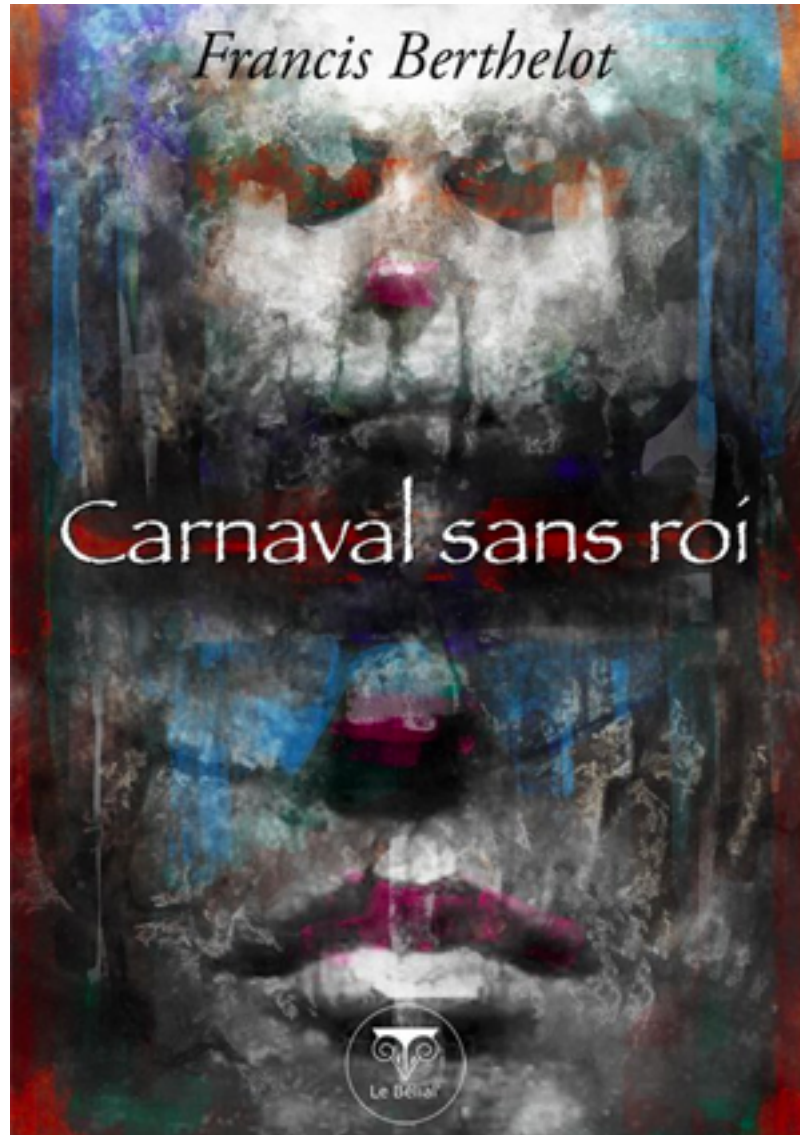
(Il regarde autour de lui avec angoisse.)

Le jeune homme : « Ces êtres... D'où viennent-ils ? Que me veulent-ils ? Qu'ils me laissent en paix ! »

Le chœur : « Nous ne te voulons rien. Non, rien. Nous sommes juste là. Et tu es l'un d'entre nous. Est-ce que tu te souviens de ton nom ? »

Le jeune homme : « Je m'appelle Romain... *(Pour lui-même.)* Il m'est arrivé quelque chose ! J'ai mal *hors* de mon corps. Une douleur incernable. En même temps, je ne sens plus rien... Eux, je les vois. Je les entends. Mais pas avec les yeux, ni les oreilles. Comme si ma chair s'était dissoute ! »

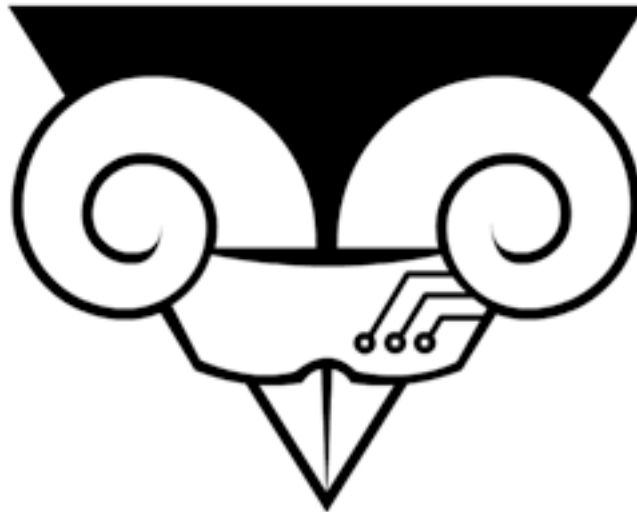
Le chœur : « Tu es mort, Romain. Il faut l'accepter. Tu n'es plus qu'un esprit. Condensé. Captif. Nous ne sommes rien d'autre. Des esprits reclus. Nous savons ce que tu éprouves. Sois le bienvenu parmi nous. »



Carnaval sans roi

Le nouveau roman de Francis Berthelot

Disponible en numérique chez [e-Béal](#)



e-Béhémoth'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le dix-neuvième livre numérique des Éditions du Béhémoth'
et a été réalisé en février 2011 par Clément Bourgoïn
d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-089-2).